



# De Ginevra, ou de Geneviève, pour un bonheur possible... From Ginevra, or from Geneviève, Toward Potential Happiness...

Jocelyne Mathieu

Number 74, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1077578ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1077578ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mathieu, J. (2020). De Ginevra, ou de Geneviève, pour un bonheur possible....  
*Les Cahiers des Dix*, (74), 191–217. <https://doi.org/10.7202/1077578ar>

Article abstract

In 1902, Georgina Lefavre began writing for a number of periodicals. She made journalism her profession in 1905, the year she started writing for *Le Soleil*, a daily newspaper based in Québec, the city where she was born. She contributed short columns until 1922. In 1919, Ginevra published a book entitled *En relisant les vieilles pages*, which contained short texts published between 1906 and 1918. In 1922, under another pseudonym, she published a second collection titled *Billets de Geneviève*. Education focused on happiness through the preparation for roles traditionally assigned to girls forms the framework of her observations. Aspiring to a discreet and modest happiness would be the secret to avoiding all that is inevitable in the daily life of wives, and especially of mothers, which the majority of these girls will become. Several themes are recurrent in the two collections, modernity and the influence of the neighbouring United States make an appearance in the second one.

# De Ginevra, ou de Geneviève, pour un bonheur possible...

JOCELYNE MATHIEU

**C**onseiller, informer, rassurer, exprimer de la bienveillance et devenir une référence en personne expérimentée pour qui la vie semble ne plus avoir de secrets, rien de moins pour les journalistes féminines qui publient dans les quotidiens comme *La Presse*, *Le Devoir* ou *Le Soleil*<sup>1</sup>. Georgina Lefavre, qui signe Ginevra ou Geneviève, en est un exemple. Dès 1902, à l'aube de ses 30 ans, elle commence à écrire dans divers périodiques jusqu'à faire du journalisme sa profession en 1905, année de ses débuts au journal *Le Soleil*, quotidien de la ville de Québec, d'où elle est originaire. Elle poursuit sa collaboration sous la forme de billets jusqu'en 1922<sup>2</sup>.

1. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, on peut lire Colette ou Édouardine Lesage à *La Presse*, Fadette ou Henriette Dessaulles au *Devoir*, Ginevra ou Georgina Lefavre au *Soleil*, Madeleine ou madame Wilfrid. A. Huguenin (née Anne-Marie Gleason) dans *La Patrie*. Voir le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II (1900-1939), Montréal, Fides, 1980 : Lucie ROBERT, sur Georgina Lefavre, p. 436 et Kenneth LANDRY sur Madeleine (Anne-Marie Gleason), p. 910.
2. Je remercie chaleureusement Lucie Robert et Chantal Savoie de leur lecture attentive et de leur générosité à mon égard.

Son premier recueil retiendra d'abord notre attention, à la découverte des secrets du bonheur enseignés aux jeunes filles, puis au fil de souvenirs nostalgiques de l'auteure attachée aux traditions. Comment survivre aux difficultés de la vie et vivre pleinement son destin de femme? Un deuxième recueil de Georgina Lefavre viendra ajouter des aspects nouveaux à son discours qui s'inscrit incontestablement dans son époque.



Page couverture, *En relisant les vieilles pages*.

En 1919, Ginevra publie un recueil intitulé *En relisant les vieilles pages*<sup>3</sup>, lequel rassemble de courts textes déjà publiés entre 1906 et 1918 dans le journal *Le Soleil* et édité par les Publications mêmes du journal. Les textes sont regroupés en trois parties : « Les menus secrets du bonheur », « Simples récits » et « Impressions et souvenirs », pour un total de 63 entrées. Les écrits de Georgina Lefavre ont retenu l'attention des littéraires pour qui les chroniques journalistiques sont une porte d'entrée des femmes en littérature<sup>4</sup>. Intéressée plus particulièrement par le quotidien des femmes, nous nous attarderons

au contenu des billets. Dans la suite de nos écrits précédents dans *Les Cahiers des Dix*, notamment des textes sur Alice Ber et Françoise Gaudet-

3. Québec, La Cie de Publications « Le Soleil » Limitée, 1919, 239 p. Je remercie amicalement Gilles Gallichan, grâce à qui j'ai pu acquérir cette publication digne d'intérêt.
4. Denis SAINT-JACQUES et L. ROBERT [dir.], *La vie littéraire au Québec*, tome 6, 1919-1933. *Le nationalisme, l'individualisme et le marchand*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 319.

Smet<sup>5</sup>, nous tenterons de faire ressortir la trame éducationnelle qui se dégage de ce recueil.

Dans les pages introductives de *En relisant les vieilles pages*, l'auteure aborde la difficulté de sélectionner les textes à publier. Il a fallu revoir les articles déjà écrits, les choisir pour le recueil, les corriger. Son livre « se présente tout seul dans son honnête médiocrité », affirme-t-elle, et sans la préface d'un « littéraire de marque... qui en aurait dit du bien pour ne pas me désobliger<sup>6</sup> »; il est plutôt introduit simplement par Ginevra elle-même qui prévient son lectorat : « C'est avant tout une œuvre d'observation et de sens commun, le résumé de ce que j'ai voulu faire pour les femmes avec lesquelles je suis venue en contact depuis que je tiens une plume. » (VP, 10) Qu'est-ce qui a guidé la journaliste dans ses choix? Elle n'en dit mot et les indices sont rares. L'écriture et la réécriture représentent tout un travail, fait humblement selon ses dires, qui peut laisser entendre qu'elle aspire toujours à mieux pour la reconnaissance littéraire souhaitée. La modestie dont fait preuve Georgina Lefavre fait partie d'une rhétorique plus large, qui ne s'applique pas qu'aux femmes, même si les femmes en font un usage abondant à l'époque<sup>7</sup>.

Dans la première partie du livre, on peut constater que, à partir de septembre 1911 jusqu'à mai 1912, plusieurs textes hebdomadaires sont repris selon leur suite initiale. Les derniers textes de cette section puisent encore aux années 1912 et 1913, entrecoupées d'un billet de 1917, et le recueil se termine par « Le bonheur de croire » daté du 30 mars

5. Jocelyne MATHIEU, « Le *Bulletin des agriculteurs* : pour vous aussi mesdames. L'empreinte d'Alice Ber (1938-1979) », *Les Cahiers des Dix*, 60 (2006), p. 277-292, et « "Pour votre bonheur comme pour le mien" ». Françoise Gaudet-Smet : éducatrice et animatrice à sa manière », *Les Cahiers des Dix*, 73 (2019), p. 195-234.
6. Ginevra [pseudonyme de Georgina Lefavre], *En relisant les vieilles pages*, Québec, la Cie de publication « Le Soleil » limitée, 1919, p. 10. Désormais, les pages de référence à ce recueil seront indiquées entre parenthèses par VP pour *Vieilles Pages*, suivi des numéros de pages. Plus loin dans ce texte, nous référerons à BG pour *Billets de Geneviève*. Au besoin, nous préciserons les intitulés des billets en question.
7. Cette réflexion m'a été communiquée par Chantal Savoie qui a observé ce phénomène lors de ses recherches. Je l'en remercie.

1918. Quel est le fil conducteur de cette partie et surtout quelle serait la logique de l'enchaînement des textes? Le titre « Les menus secrets du bonheur » annonce le fil thématique qu'il faut examiner pour en déceler les liens intertextes, ce que nous ferons sous peu.

Qui sont les fidèles lectrices à qui Ginevra s'adresse? Certains intitulés sont révélateurs, comme « L'art de bien traiter les domestiques » (VP, 105-108), qui laisse supposer des lectrices relativement bien nanties, dont la vie quotidienne est allégée par du personnel aidant; libérées de plusieurs tâches, elles peuvent alors consacrer du temps à d'autres activités, culturelles ou sociales, à la maison ou à l'extérieur. Dans ce texte sur l'attitude à avoir envers les domestiques, Ginevra mentionne : « Il faudra bientôt, dans la classe moyenne, une dose de courage peu ordinaire pour se mettre en ménage, si l'on réfléchit au coût de la vie et si l'on songe aux difficultés qu'éprouvent ceux qui élèvent des enfants, à se procurer des domestiques. » (VP, 105) Cette réflexion a été publiée dans le journal le 2 août 1913, un an avant la déclaration de la Première Guerre mondiale; cette période économique d'avant-guerre est en effervescence dans un contexte où les technologies, les transports, les entreprises diverses se multiplient et progressent<sup>8</sup>. Les filles seront appelées sur le marché du travail, surtout lorsque les hommes seront conscrits; même non mariées, elles seront de moins en moins nombreuses à être disponibles pour le service d'aide domestique, car elles iront travailler dans les entreprises nouvelles. Toutes sortes de conseils, de mises en garde et de remarques sur l'importance de connaître sa classe et de tenir son rang laissent entendre que la journaliste s'adresse souvent à des milieux plus modestes; par exemple, dans un billet tel que « Pourquoi il faut se passer du luxe », elle écrit : « Comment voulez-vous qu'élevées dans de telles idées [de luxe], elles se résignent au sort modeste qui seul peut être leur partage? » (VP, 48) ou encore dans « Le bon sens » :

---

8. Duncan McDOWALL, « Brasser de grosses affaires : Le Canada, 1896-1919 », Université Carleton. [http://collections.musee-mccord.qc.ca/scripts/printtour.php?tourID=GE\\_P3\\_2\\_FR&Lang=2](http://collections.musee-mccord.qc.ca/scripts/printtour.php?tourID=GE_P3_2_FR&Lang=2), consulté le 7 août 2020.

Que vos filles sachent équilibrer leur budget avec un train de vie raisonnable; qu'elles comprennent qu'elles ne peuvent pas porter les mêmes chapeaux que Mme X..., dont le mari est ministre, et que leur maison ne doit pas être meublée comme celle de Mme Z..., qui est millionnaire. Que leurs réceptions seront moins critiquées, si elles gardent une allure en rapport avec leurs modestes revenus, plutôt que de prendre des proportions extravagantes, où s'étale le luxe de mauvais aloi qui ne trompe personne et qui n'est, au fond, que de la misère dorée. (*VP*, 81-82)

Ses lectrices seraient donc, selon ses propres dires, de la « classe moyenne », dans toute l'amplitude possible, des milieux modestes à la petite bourgeoisie. Les « menus secrets du bonheur » que Ginevra rassemble dans son livre visent à préparer toutes les filles au bonheur possible, c'est-à-dire à un bonheur discret et modeste.

## Éduquer au bonheur

« Les menus secrets du bonheur [sont de] modestes chroniques [qui] n'ont pas la prétention de constituer un nouveau code d'éducation, ni de réformer le monde; ce sont de simples réflexions, suggérées par l'observation et l'expérience, que nous livrons à la méditation des mères que tourmente ce problème angoissant du bonheur de leurs filles. (« Réalités et devoirs », *VP*, 13)

Voilà ce que déclare l'auteure d'entrée de jeu. Est-ce l'observation et l'expérience qui l'amènent à affirmer qu'un malaise toujours plus grand des jeunes filles de tous les rangs de la société « est plus fréquent dans notre pays qu'ailleurs »? Ginevra attribue ce constat personnel au « dévouement trop exclusif de la mère canadienne, qui s'épuise à écarter du chemin de sa fille une souffrance qui l'atteindra pourtant. » (*VP*, 13) Mais quelle est cette souffrance que l'on veut éviter aux filles? D'après les mises en garde et les conseils réitérés, ce serait d'être devant des devoirs pour lesquels elles n'ont pas été préparées, notamment dans leur rôle d'éducatrices des enfants qu'elles auront. C'est ainsi que Ginevra amorce les premiers conseils aux mères sur la façon d'éduquer

leur fille : il faut être réaliste et prévoir les difficultés potentielles que celles-ci rencontreront inévitablement<sup>9</sup>.

Lorsque Ginevra entame la publication de billets dans le journal *Le Soleil* en 1906, les manuels d'économie domestique commencent à peine à être publiés au Québec. Le nouvel idéal féminin de la femme au foyer, développé progressivement en Europe au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, a mené à l'instauration d'écoles spécialisées en Belgique en 1844, en Suède et en Norvège en 1865, en Allemagne et en France en 1873, en Suisse et au Danemark en 1880, puis il a gagné l'Amérique, par les États-Unis en 1874. Vint la création d'écoles dédiées, d'abord en milieu rural<sup>10</sup>; la première école ménagère du pays est alors ouverte par les Ursulines de Roberval en 1882, et la deuxième, en 1905, à Saint-Pascal de Kamouraska, sous l'égide des sœurs enseignantes de la Congrégation de Notre-Dame. Le modèle prôné par ces écoles avait pour but de valoriser le travail domestique, voire de le professionnaliser en quelque sorte, selon une expertise acquise d'une science du ménage élaborée par un groupe de femmes qui se sont réunies entre 1890 et 1920 environ. Sur la base de conseils d'« experts » masculins, elles ont « jeté les fondements d'une science de l'éducation des enfants et d'une science des travaux ménagers<sup>11</sup> ».

Active, efficace, dévouée à ses tâches, tant du point de vue intellectuel qu'émotif, la ménagère pouvait être un modèle pour toutes les femmes et non seulement pour les plus riches. Que les hommes fussent présidents de banque ou charbonniers, professeurs ou mineurs, les femmes seraient dorénavant ménagères<sup>12</sup>.

9. L'un des textes s'intitule « Les épreuves inévitables », p. 32-34.

10. Voir Nicole THIVIERGE, *Écoles ménagères et instituts familiaux : un modèle féminin traditionnel*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982; *Écoles du bonheur*, Québec, Service de l'éducation familiale, 1 (avril 1956), p. 4; J. MATHIEU, « L'éducation familiale et la valorisation du quotidien des femmes au XX<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers des Dix*, 57 (2003), p. 119-150.

11. Barbara EHRENREICH et Deirdre ENGLISH, *Des experts et des femmes*, traduit par Louise E. Arsenault et Zita De Koninck, Montréal, Les éditions du Remue-ménage, 1982, p. 150.

12. *Ibid.*

C'est dans ce contexte du début du xx<sup>e</sup> siècle que Georgina Lefabre vit et qu'elle est engagée comme chroniqueuse. Ses propos portent beaucoup sur l'éducation. Comme d'autres, elle considère qu'« on élève mal les femmes<sup>13</sup> ». Le point de vue qu'elle exprime dans le journal *Le Soleil* ne la rapproche pas vraiment du féminisme, mais elle se préoccupe néanmoins d'une meilleure préparation pour assurer aux filles une vie future plus agréable et surtout moins décevante que celle qu'elle aurait déjà observée. Aspirer au bonheur fait partie de l'idéal de vie, mais comment? Selon quels principes? Suivant quelle ligne de conduite?

Le texte « Il faut un idéal dans la vie » vient renforcer l'importance de la préparation au rôle dévolu traditionnellement aux filles :

Celles qui suivront la voie commune deviendront des épouses et des mères [...]. Elles doivent apprendre de bonne heure la tenue d'une maison, les petits secrets de cuisine, l'art d'acheter les provisions, la couture et le raccommodage, et surtout, les soins à donner aux tout petits. [...]

Comment les mères qui savent de quel prix elles ont payé toutes leurs petites expériences de maîtresses de maison peuvent-elles condamner, de gaîté de cœur, leurs filles à subir les mêmes épreuves? (*VP*, 18-19)

Elle renchérit dans les textes « Le choix d'un état de vie » (*VP*, 53-57) et « Les bienfaits de la lutte » (*VP*, 74-76) dans lesquels elle réitère l'importance de ne pas trop protéger les filles, car, « comme vous ne pourrez les dispenser plus tard des austères devoirs de la vie, ne les exemptez pas toutes jeunes de la rude loi du travail, imposée à toute créature humaine, quelles que soient d'ailleurs votre position et votre fortune. » (*VP*, 74) Le quotidien sera difficile, parfois compliqué; aussi est-il essentiel que la mère soit exigeante très tôt envers ses filles pour leur éviter un choc trop grand plus tard. Tel est le leitmotiv de Ginevra au sujet de l'éducation féminine. Qu'est-ce qui peut inspirer l'attitude souhaitée? La foi et la confiance en Dieu; par son exemple, la mère laissera en héritage « la piété qui aide, qui console et qui sauve » (« Ce

13. Sophie DOUCET, « Joséphine Marchand-Dandurand ou "Le Laurier féminin". Une journaliste féministe, libérale et nationaliste (1861-1925) ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2003, p. 52.

qui console de vieillir », *VP*, 22). À cette époque, qualifiée de « belle » en raison des progrès survenus au tournant du *xx*<sup>e</sup> siècle, l'Église et la religion conservent une hégémonie avec laquelle il faut composer, la distance face à ce lourd pouvoir ne se prenant que plusieurs décennies plus tard. À l'époque, langue et foi, ancrages de la culture traditionnelle, font inévitablement partie des « menus secrets du bonheur ». L'accomplissement des devoirs prend une large place dans l'éducation au bonheur et, parmi ces devoirs de transmission, s'impose celui de la langue française, tout de suite après la place prépondérante accordée à la piété et au dévouement :

Notre langue, combien vous devez l'aimer, l'étudier, la conserver jalousement, la défendre contre l'ambition de ceux qui la sacrifient, contre le dédain et l'indifférence de ceux qui l'abandonnent [...] Avec la langue, avec la foi, transmettez encore à vos filles toute la poésie répandue sur les fêtes que l'on chômaît jadis dans le recueillement du foyer, et qui deviennent, chaque année, plus profanes. (« Le culte des traditions », *VP*, 63)

La langue maintient un lien à la fois avec le pouvoir religieux et avec le pouvoir politique et identitaire. De surcroît, elle trouve une place dans l'éducation à la culture, notamment à la littérature, pourvu que les lectures servent à élever l'esprit. Le combat entre les lourdes obligations terrestres et les soi-disant réconfortantes obligations spirituelles imposent aux femmes une vigilance de tous les instants afin d'incarner une figure modèle.

Dans « Pour dominer ses nerfs » (*VP*, 43-46), Ginevra déplore « le gaspillage des forces physiques et mentales » causé par l'« activité fiévreuse » de la vie contemporaine. Elle reconnaît un épuisement des femmes et les plaint; de là le rappel à préserver ses filles d'un mal qui s'étend et qui, selon elle, empire, en leur donnant une éducation appropriée et préventive. Aussi dévouée qu'elle soit, et même dotée de la volonté la plus affirmée, une mère ne peut procurer à elle seule « La meilleure éducation » (*VP*, 23-27), car ses compétences sont limitées :

« Vos connaissances, si complètes qu'elles aient été, sont souvent réduites à leur plus simple expression parce que, depuis un certain nombre d'années, vous avez négligé toute culture intellectuelle. » (VP, 23) Cette dernière remarque n'est pas encore un reproche adressé aux « ménagères professionnelles », mais ce constat le deviendra. Cinquante ans plus tard, Françoise Gaudet-Smet dira lors d'une entrevue que les femmes de sa génération, c'est-à-dire les femmes nées au début du xx<sup>e</sup> siècle, n'ont pas su faire la juste part entre leurs tâches ménagères et leur épanouissement intellectuel et spirituel. Elle affirme que « trop de femmes se sont contentées d'être des cuisinières impeccables et des mères dévouées. Ce n'est pas assez...[Il faut] prendre du temps pour se meubler l'esprit ou se livrer à une activité artistique<sup>14</sup>. » Ginevra incitera donc les femmes à éduquer leurs filles en les accompagnant dans l'espoir d'une vie intéressante tout en les préparant au pire. En prêchant les bonnes mœurs, elle incite les mères à accompagner leurs filles dans le développement du goût sain et de la culture :

Combien ces heures passées à goûter en commun l'œuvre d'un musicien ou à méditer sur les meilleures pages d'un livre seront douces à la mère et à la fille, et comme il restera peu de temps à consacrer à la frivolité et aux plaisirs malsains, dans ces vies dont tous les loisirs sont consacrés au culte de la beauté! (VP, 27)

Le modèle féminin prescrit intègre ainsi un intérêt pour l'acquisition d'une culture sérieuse qui permettra de s'extirper d'un quotidien « étroit ». Malgré cette ambition, le discours tenu par Ginevra soulève la question des inégalités sociales et celles-ci peuvent avoir de fâcheuses conséquences si l'on en fait fi :

Si votre fille a du talent, il accentuera autour d'elle l'inégalité des conditions sociales, et si elle a du cœur elle sentira plus vivement l'agacement des piquères d'épingle. On ne lui pardonnera pas d'occuper les premières places, de remporter tous les prix et si elle ne souffre pas pendant ses

---

14. Entrevue accordée à Mona-Josée DARCOURT, *TV Hebdo*, 10, 12 (25-31 octobre 1969), p. 6. Cité dans J. MATHIEU, « "Pour votre bonheur comme pour le mien" », art. cit., p. 227.

années de pensionnat, elle ne se résignera pas à son retour à la maison à la petite vie étroite dont vous vous contentez depuis tant d'années. (« La meilleure éducation », *VP*, 24)

Lorsqu'elle s'attarde aux qualités et aux attitudes à développer, Ginevra rappelle aux mères : « Vous le savez mieux que tout autre, une femme égoïste est une anomalie [...] Il importe que vos filles se pénètrent à leur tour de cette vérité, qu'elles ne seront de petites reines que jusqu'au seuil de la vie sérieuse. » (« L'oubli de soi et le dévouement », *VP*, 77) Les filles, revenues à la maison après leurs études au couvent, se voient confier des responsabilités et des rôles qui déjà les placent en situation d'intermédiaires, d'aides maternelles, particulièrement envers leurs frères « paresseux, insoumis, irrespectueux », auxquels chacune qui gagne la confiance familiale exprimera « cet amour d'une sœur vraiment bonne et secourable » (« Amour de sœur », *VP*, 90). Bien qu'il faille généralement « Utiliser ses défauts » (*VP*, 58-60), il en est un qu'il faut bannir si l'on veut être heureuse, « La susceptibilité » (*VP*, 100-101) parce qu'elle « rend difficile les rapports de famille et d'amitié » (*VP*, 101), d'autant plus que l'imagination a le pouvoir de supposer, d'inventer, de rêver, d'échafauder des plans plus ou moins réalistes, d'engendrer des récits fabuleux, de bercer des illusions, en somme, d'envisager la vie plus belle qu'elle ne pourra l'être. (« Le pouvoir de l'imagination », *VP*, p. 35-38)

Enfin, le bonheur est-il possible? L'avant-dernier texte de cette section jette un doute. Dans « Il n'y a pas de bonheur » (*VP*, 109-113), Ginevra réfute la possibilité d'« un bonheur complet », rendu inaccessible par des rêves trop ambitieux, égoïstes ou aveuglement amoureux. Il y aura toujours des femmes plus riches, plus jolies, plus élégantes, plus admirées que soi; et le choix d'un compagnon ne peut se faire comme l'achat d'un bibelot. La vie apporte son lot de déceptions et de désillusions, « plus on est résigné à tout ce qui arrive : devoirs, peines, travaux, moins l'on a de désirs, plus on est susceptible d'éprouver

de la joie. » (VP, 112) Ce ton, plutôt affligeant à nos yeux d'aujourd'hui, était empreint de résignation; Ginevra affirme néanmoins :

Le bonheur, c'est de savourer minute par minute les quelques heures vraiment joyeuses qui traversent sa destinée sans s'inquiéter des chagrins qui les suivront. [...] C'est ce bonheur que l'on peut souhaiter à vos filles, c'est le seul dont nous puissions être sûres et le seul peut-être qui sera à leur portée. L'horizon a beau être noir, la tempête peut s'amonceler sur leurs têtes. Rien n'empêchera celles qui sont décidées à la lutte, d'accomplir jour par jour, heure par heure, les petites actions quotidiennes qui font les vies bien remplies et les cœurs satisfaits. (VP, 112-113)

L'idée d'un bonheur discret et modeste auquel il faut aspirer serait le secret à transmettre aux filles. Au fil des billets, Ginevra répète de toutes les façons qu'un apprentissage est nécessaire et elle rappelle aux mères que c'est à elles qu'est confiée cette mission, de là la préoccupation de s'assurer de la meilleure éducation possible, empreinte des valeurs chrétiennes de charité et d'humilité, ainsi que des valeurs profanes, harmonisées avec les précédentes, de discrétion et de dévouement. Tout en prônant générosité et dévouement, Ginevra met néanmoins en garde :

Réjouissez-vous de savoir votre fille dévouée et désintéressée, mais mettez-la en garde contre les sacrifices inutiles et les renoncements exagérés. L'on s'habitue autour d'elle à la croire toujours prête à donner sa place, à se priver du nécessaire, à tailler sur la sienne, déjà exiguë, de petites parts de bonheur. Non seulement on n'aura pas de scrupule à s'emparer de ce qu'elle abandonne, mais l'on trouvera tout naturel qu'elle ne songe jamais à elle-même; et lorsque sa santé et ses forces la trahiront, peut-être ne se trouvera-t-il personne pour lui rendre les mêmes services qu'elle aura prodigués à tant d'autres. (« L'écueil de la sentimentalité », VP, 99)

Paradoxal ce discours? Nous l'avons déjà observé chez d'autres journalistes, notamment chez Françoise Gaudet-Smet<sup>15</sup>.

---

15. J. MATHIEU, « "Pour votre bonheur comme pour le mien" », art. cit.

## Traditions et nostalgie

La troisième et dernière section du livre, intitulée « Impressions et souvenirs », semble une sorte de *Miscellaneous* où coutumes, événements saisonniers, fêtes traditionnelles, petits gestes quotidiens sont réunis sans liens manifestes au premier abord entre la première communion, la coiffe de Sainte-Catherine, Noël à l'hôpital, l'hospice, la Fête-Dieu, le Christ mourant. Le passé tient la vedette, la modernité étant si peu visible que pour évoquer la mode vestimentaire, elle donne la parole à une vieille épingle, dont les propos s'accordent avec la modestie prescrite dans la première partie du recueil : « Le bon sens des lointaines grand'mères n'eut pas permis qu'une robe se démode avant qu'elle soit usée. Elles n'étaient pourtant pas ennemies d'une mise soignée. » (« Réflexions d'une vieille épingle », *VP*, 190)

Les liens intertextes ne pêchent pas d'évidence, d'autant plus que les dates des billets retenus 1922, 1909, 1917, 1904, 1910, 1908, 1907, 1906, 1916, 1915, ne présentent aucune chronologie marquée. « Impressions et souvenirs » débute par un texte intitulé « Chez nous » (*VP*, 145-147), question de situer le contexte, dans un univers où l'affectivité est avivée, depuis la chambre nuptiale jusqu'au nid bourdonnant qui offre de nombreux petits lits « sur lesquels on croit entendre battre les ailes des anges gardiens ». Des termes comme « vieux jouets », « oubliés », « au fond des armoires », « premières séparations », « reliques des disparus », « horloge au tic-tac mélancolique qui évoque les vies closes dont elle a sonné la naissance et le glas » esquissent le cycle de la vie « lorsque la rude main du temps ferme à jamais le chez nous, on en garde à jamais la nostalgie et le regret. » Comme dans la chanson, l'arbre est dans ses feuilles, la branche est dans l'arbre, le nœud dans la branche, le trou dans le nœud, le nid dans le trou, l'œuf dans le nid, l'oiseau dans l'œuf, un p'tit cœur dans l'oiseau et sans conteste,

l'amour<sup>16</sup>. Ainsi, « Chez nous » est dans la maison, la maison dans le village ou la ville, puis à la petite école; il est aussi dans les rues, les vieux arbres et le cimetière, de même que dans le fleuve et les montagnes. Le pays s'incarne ainsi dans ses habitants, porteurs de foi et défenseurs de leur langue. « Chez nous, c'est toute la terre qu'il nous faudrait défendre, pour laquelle les mères canadiennes ne seraient point avares... » Trente pages plus loin, le texte intitulé « Vers le passé », ramène le thème de la maison comme abri de sa jeunesse :

J'ai revu la vieille maison aux murs lézardés, aux fenêtres mal closes, qui nous abrita pendant les mauvais jours [...] où retentissaient jadis, tu t'en souviens, de si joyeux éclats de rire [...] et sous les lambris fanés, à la place des petits enfants qui nous égayaient autrefois, je n'ai vu que des fantômes. [...]

L'âme de la vieille maison fatiguée sembla se recueillir et, un à un, tous ceux qu'elle avait évoqués disparurent, tandis que j'envoyais un souvenir et un adieu aux hôtes de la demeure aux murs lézardés, aux fenêtres mal closes, qui nous abrita pendant les anciens jours. (VP, 178)

Cet attachement à la maison familiale<sup>17</sup> est rappelé dans le texte « Les déménagements » (VP, 215-217). Avant 1974, les déménagements se faisaient au printemps, le 1<sup>er</sup> mai, et ce depuis l'ordonnance de l'intendant Bigot en 1750<sup>18</sup>. Cette pratique de déménager est assez fréquente au Québec pour que l'on ait développé des coutumes

16. Inspiré de la chanson *Savez-vous ce qu'il y a ?*, redécouverte grâce au chanteur louisianais Zachary Richard. Il s'agit d'une chanson énumérative à reprises récapitulatives. La plupart du temps elle débute par une randonnée dans Paris et le refrain est « Le diable est dans bricolle »... Dedans Paris, savez-vous ce qu'il y a... Cette chanson a été beaucoup recueillie en Acadie et ce n'est pas surprenant qu'elle ait survécu en Louisiane. Je remercie Madeleine Béland, ethnologue et spécialiste de la chanson traditionnelle, formée auprès de feu Conrad Laforte, renommé professeur de l'Université Laval, qui m'a fourni généreusement et amicalement ces précisions.

17. Comme l'a aussi exploité Michelle Le Normand dans son livre *Autour de la maison*. Voir l'article de Gilles Dorion, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II (1900-1939), *op. cit.*, p. 104-105.

18. Yvon Desloges, *Une ville de locataires : Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Service canadien des parcs, 1991, p. 128. <https://archive.org/details/unevilledelocata00desl>.

particulières et que ce phénomène soit relaté dans la littérature, les chansons, le cinéma...<sup>19</sup>

Tous les souvenirs remémorés dans cette partie du recueil sont empreints de nostalgie. Le culte du passé – à la Lionel Groulx –, et de la nature qui incarne la vie est exploité de façon poétique sous la plume littéraire de Georgina Lefavre. La nature fait leçon et donne l'exemple : « Comme le ciel d'avril, le cœur a ses bourrasques... Giboulées d'avril, premières déceptions de la jeunesse en fleur, vous avez la même brusquerie, la même intensité, la même durée éphémère. » (« Giboulées d'avril », *VP*, 149). Les textes renvoient ainsi aux quatre saisons, mais hors d'un enchaînement chronologique que nous reconstituons parfois pour la démonstration : « La première semence » (*VP*, 191-193), « Dans les vergers en fleurs » (*VP*, 150-152), « Par la fenêtre entr'ouverte » (*VP*, 159-161), « Un peu de soleil, un peu de pluie » (*VP*, 165-166), etc. Au fil des saisons s'insèrent des fêtes calendaires et des rites de passage marquant les âges de la vie. Ainsi, « Dans les vergers en fleurs » (*VP*, 150-152) est suivi de la « Première communion » (*VP*, 153-155). À l'automne sont associées la fête des morts dans « Une tombe oubliée » (*VP*, 179-182), et « La coiffe de Sainte-Catherine » (*VP*, 183-186) en novembre. La fin de l'année est marquée par la Noël religieuse et charitable avec « Noël à l'hôpital » (*VP*, 203-205) puis, un peu plus loin, par l'association entre la fin de l'année et la fin de la vie avec « À l'Hospice » (*VP*, 228-231). Comme si Ginevra voulait rappeler le rythme cyclique de l'année, le dernier texte de *En relisant les vieilles pages* est consacré à la « Fête-Dieu » (*VP*, 235-236), célébrée en juin à la fin du printemps.

« Impressions et souvenirs » renforcent certains aspects de la première partie sur le bonheur et l'éducation au bonheur. Dans « Paysages familiers » (*VP*, 167-169), Ginevra réitère :

19. Par exemple, dans le roman *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, dans la chanson *Déménager ou rester là?*, interprétée par Pauline Julien, ou dans le film *Premier juillet* de Philippe Gagnon.

Mais nous avons appris, malgré tout, une grande leçon : nous savons que la vie est belle et bonne, si nous la faisons consister moins dans une félicité éclatante, que dans maint bonheur discret et modeste; et que cette menue monnaie n'est pas le partage de quelques privilégiés, qu'elle est accessible à toutes les âmes de bonne volonté. (*VP*, 169)

Dans « Compensations » (*VP*, 170-172), le jeu du balancier opère encore : « les malheurs qui pleuvent autour de nous ne sauraient nous rendre fatalistes. [...] Tout le secret est là : attendre la compensation qui viendra à son heure, au Crépuscule »; et elle ajoute : « Pauvre femme, ne te laisse pas aller à cette grisante mélancolie du soir. » (*VP*, 194) Dans cet esprit, Ginevra cherche à formuler des vœux significatifs pour la « La meilleure année » :

J'allais mettre sur mon papier la vieille formule : « je vous souhaite une bonne et heureuse année », quand une réflexion m'arrêta : Si vous alliez trouver, mes chères lectrices, mon souhait dérisoire? Il y en a tant parmi vous qui n'attendent pas le bonheur, il y en a tant qui n'ont plus l'âge d'y croire et qui n'ont besoin que d'oubli et de résignation! Ne vaut-il pas mieux vous dire : Que cette année vous soit meilleure et qu'elle vous apporte une volonté plus ferme pour dompter la souffrance, une vertu plus solide pour lutter contre le mal, sous ses aspects multiples. [...] Ne regardons jamais le fardeau tout entier : prenons-le jour par jour, heure par heure et tâchons de le porter gaiement. (*VP*, 196-197)

Ce fameux fardeau exacerbe la sensibilité féminine qui peut même s'exprimer dans une relation mère-fille difficile. Le texte intitulé « Le problème » rapporte le désarroi d'une fille qui, au retour du couvent, trouve en sa mère une personne impatiente qui peut même, ce qui est insoupçonnable, se révéler humiliante et dure. À cette jeune correspondante, Ginevra répond :

Il est certain que nous idéalisons nos mères [...]. Si elles manquent parfois d'indulgence, gardons-nous bien d'en manquer aussi. Il vient un temps où après avoir été tout pour leur famille, les mères se sentent moins nécessaires. [...] Mais comme leur peine a sa pudeur, elles la

concentrent en elles-mêmes et, dans leur entourage, on confond cette tristesse avec de la mauvaise humeur. (VP, 223)

Le sort des femmes les confine dans un rôle prédéfini, moult fois rappelé par la journaliste. Pourtant, elle déclare :

Il me répugne de dire du mal des pauvres illuminées qui ont entrepris la régénération du monde en prenant la place des hommes [...]. Mais la femme a des droits, elle peut gagner son pain à côté de l'homme si elle est suffisamment outillée pour la lutte pour la vie, si elle sait surtout se faire respecter de ses compagnons de labeur [...].

[...] Une femme doit savoir faire la soupe et les confitures [...] mais si elle a de bonnes idées et qu'elle se mêle de les écrire : bas-bleu, va! [...]

[...] pourquoi le mot qu'on lance comme une injure ne deviendrait-il pas un éloge, si les femmes à qui il s'adresse se vengeaient en prouvant que, chez elles, il est une qualité. (VP, 225-227)

Un seul texte, « Mon mari a la grippe », exprime avec humour la supériorité fragile et la force surfaite des hommes. Dans une réponse à une lectrice, Ginevra s'exprime ainsi :

Je voudrais pouvoir rendre, chère madame, votre ton désespéré en constatant cette catastrophe. [...] la grippe, égalitaire et démocrate, met parfois sa griffe sur ce précieux personnage [...]

Vous devez faire provision plus qu'ordinaire de patience; chacun sait qu'un homme à soigner dans une maison, cela vaut des milliers de jours d'indulgences [...]

D'abord, il prend un air de victime, c'est si douillet un homme [...].

Quand vous aurez passé huit jours à ce régime, vous serez désespérée, si vous êtes douce; enragée, si vous avez des tendances à la révolte et, comme la nécessité rend diplomate et que la finesse, d'ailleurs, vous a été donnée pour remplacer la force, vous chercherez quelque bonne raison pour renvoyer monsieur à ses affaires et vous imposerez silence à votre sœur qui tentera de vous inspirer la crainte des rechutes.

À toutes vos bonnes amies qui s'informeront d'où vous venez et comment il se fait qu'elles ne vous aient pas vue depuis si longtemps, vous direz,

avec quelle richesse d'intonation et quelles inflections [*sic*] savantes : mon mari a eu la grippe! (*VP*, 173-175)

Selon Lucie Robert, *En relisant les vieilles pages* pourraient porter en sous-titre « Petit Manuel du comportement des jeunes filles sur le marché du mariage<sup>20</sup> ». En plus de toutes les assertions prodiguées dans les billets, un texte est spécialement consacré à « L'art de choisir un mari » (*VP*, 199-202). Inspirée par une photogravure aperçue dans une vitrine, laquelle montre un boudoir et une aristocrate baguée qui semble attendre « son gentil camarade<sup>21</sup> », Ginevra pense aux autres femmes qui attendent parce qu'elles auraient choisi un homme seulement pour « sa belle mine » et ses paroles enjôleuses.

Sans doute, il ne faut pas exiger que, dans le mariage, la raison soit seule consultée. Il faut faire la part du sentiment, et une part très large, pourvu qu'elle ne s'attaque pas aux principes : mais se fier au cœur, cet aveugle qui tâtonne et s'égaré, cet insensé, qui ne réfléchit ni ne raisonne, ce révolté, qui ne connaît ni loi ni maître, c'est se préparer de nombreux mécomptes... (*VP*, 201)

Tout compte fait, elle parle peu d'amour comme tel, « car il n'est pas d'usage de parler de l'amour aux jeunes filles; les mères observent sur ce point un silence plein de mystère qui laisse place à toutes les suppositions, aux illusions les plus extravagantes, et chacun s'en fait un idéal d'après ses goûts et les caprices de son imagination (« L'éternelle question », *VP*, 206). L'accent est plutôt mis sur l'affection, le cœur, l'attachement : « Malgré tous ses dangers et ses contrefaçons, l'amour existe profond et durable, mais il faut qu'il s'épanouisse dans la saison favorable, ni trop tôt, ni trop tard; il faut encore qu'il s'alimente d'estime et de respect mutuels et qu'il repose sur les qualités d'esprit et de cœur. » (*VP*, 208) La fidélité, même dans la mort (« Un cœur fidèle », *VP*, 218-220)

20. L. ROBERT, « *En relisant les vieilles pages*. Billets de Ginevra (pseudonyme de Georgina Lefavre) », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II (1900-1939), *op. cit.*, p. 436-438.

21. La photographie est accompagnée de la légende : « For he's a jolly good fellow », p. 200.

et l'amitié (« Étrangère », *VP*, 232-234), s'avèrent des qualités et des attitudes privilégiées.

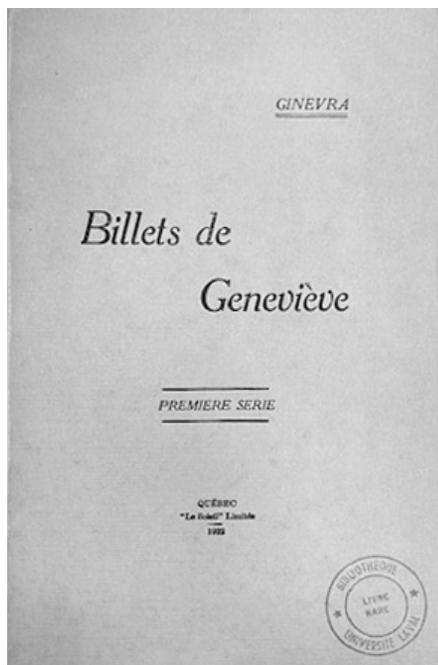
« Impressions et souvenirs » rassemble des textes nostalgiques, en pensant à l'enfance et à la maison familiale, des textes à visée poétique, lorsqu'il s'agit de la nature, ou encore des textes à forte saveur moralisatrice. Imprégnée de la mentalité de son époque, Ginevra n'est pas une contestataire. Tout au plus, elle avertit de ce qui lui semble poindre. *En relisant les vieilles pages* ne porte pas beaucoup sur la vie moderne, mais ses « billets incarnent l'air du temps<sup>22</sup> », qui annonce une émancipation espérée, mais qui nécessitera un temps long et parsemé d'embûches. D'ici là, la modernité bousculera les traditions, mais celles-ci demeurent un refuge sécurisant, parfois douillet, parfois commode.

## Une récidive: *Billets de Geneviève*

Trois ans plus tard, en 1922<sup>23</sup>, un deuxième recueil paraît sous cet autre pseudonyme de Geneviève, toujours sous les auspices du journal *Le Soleil*. Pourquoi avoir délaissé Ginevra? Ce prénom rare, plutôt curieux, à consonance quelque peu vieillotte, est remplacé par celui de Geneviève, qui arbore un petit air de parenté avec le précédent par plusieurs de ses lettres. Il se révèle aussi plus courant, car il aurait été remis à la mode au début du xx<sup>e</sup> siècle, ce qui favorise peut-être un rapprochement encore plus étroit entre la chroniqueuse et son lectorat, voire le séduit. Peu d'années séparent les deux publications; aussi plusieurs thématiques sont récurrentes, mais tout de même, la modernité de nos voisins américains commence à s'imposer.

22. Chantal SAVOIE, « Femmes, chroniques et billets dans les années 1930 », *Voix et Images*, 39, 2, #116 (hiver 2014), p. 61.

23. *Billets de Geneviève*. Première série. Québec, « Le Soleil » Limitée, 1922, 260 p.



Page couverture, *Billets de Geneviève*.

Cet autre recueil, *Billets de Geneviève*, ressemble au premier abord à la section « Impressions et souvenirs » de *En relisant les vieilles pages*, car des coutumes calendaires et des passages rituels suivant les âges de la vie sont une fois de plus entrecroisés, au fil des saisons et des souvenirs de l'auteure. Cette fois, Georgina Lefavre reprend ses billets dans l'ordre chronologique de leur publication initiale dans le journal et elle précise que « ce sont des impressions notées au jour le jour, des observations prises sur le vif, des croquis de la vie qui passe. » (BG, avant-propos) Ce deuxième recueil commence au printemps

avec le « Mercredi saint » (BG, 3-4) et se termine par une réflexion sur « Le dernier jour » (BG, 255-256) de la vie.

Alors que Ginevra introduit son premier recueil en s'adressant « À mes fidèles lectrices » et qu'elle le dédie à sa mère, elle destine son deuxième recueil « À mes lecteurs » et le dédie à son père :

À mon Père  
 Dont la mémoire est pour moi  
 Le meilleur encouragement et la  
 Plus puissante égide, je dédie ces pages.  
 G. L.

Aurait-elle élargi son lectorat? Les hommes sont revenus du front; ils ont donc gagné le bassin des lecteurs potentiels du journal. Certains

thèmes peuvent les interpeler plus spécialement, comme l'automobile (« La rage de l'automobile », *BG*, 90-92) ou « La guerre » (*BG*, 241-243); ils se retrouveront peut-être aussi dans « L'artisan » (*BG*, 107-108) et certains se souviendront des « Marins de France » (*BG*, 225-226). La gent masculine fait donc son apparition dans les écrits de Geneviève en ce début de décennie 1920.

Georgina Lefavre souhaite que sa publication soit jugée digne « d'occuper une place dans le rayon des auteurs canadiens, dans votre bibliothèque. » (*BG*, avant-propos) Elle semble se plaisir à exercer sa fibre poétique : « Pâques fleuries » (*BG*, 7-8), « Au fil de l'eau » (*BG*, 68-69), « Au clair de lune » (*BG*, 133-134), par exemple, projettent dans leurs intitulés des images littéraires qui, sans être novatrices, portent à la rêverie et avivent l'imagination. Plusieurs textes reprennent des thèmes et des messages qui lui sont chers, comme l'âme vertueuse et les pratiques religieuses, l'année étant ponctuée au rythme de ces pratiques doublées d'événements patriotiques : Pâques, les Rogations, le mois de Marie, la fête de sainte Jeanne d'Arc<sup>24</sup>, les premières communiantes, Dollard des Ormeaux, la Sainte-Anne...

La glorification du passé est toujours présente : « Sur notre cœur, comme sur notre mémoire, tombe ce rideau du passé » (« Le rideau du passé », *BG*, 43). La nostalgie qui en gratifie le ton ramène plusieurs sujets de la précédente publication, comme dans « Souvenirs » (*BG*, 80-81), où elle exprime ses sentiments : « De ce qui fut notre maison, il ne reste que de vastes chambres où l'on installera les comptoirs d'une banque... je ne reconnaîtrai le logis où ma mère est morte ». Dans un nouveau texte sur le « Déménagement » (*BG*, 13), Geneviève laisse poindre la symbolique de l'enracinement, du déracinement et du non-enracinement, en plaignant celles et ceux qui sont forcés à changer de logis et en s'interrogeant sur la motivation des autres : « mais parmi les autres, qui ont le loisir de choisir un foyer à leur guise, combien obéissent à cette loi d'instabilité qui fait le fond de leur nature! »

24. Nouvellement canonisée en 1920 par le pape Benoît xv.

Le mariage demeure toujours une préoccupation. Que ce soit pour aborder « Les coffres de mariage » (BG, 169), « [p]oétique coutume qui permet d'échapper aux réalités un peu rudes et d'espérer un mari qui ne viendra peut-être pas », à propos d'« Une fiancée » (BG, 174-175), qui est en fait sa nièce pour qui elle formule des vœux sur le même ton exclamatif : « Que l'Étoile de la Mer soit propice à la nacelle de la petite fiancée et la préserve des naufrages! » Dans « Au seuil du mariage » (BG, 86-87), Geneviève se désole, voire s'inquiète, du fait que les parents ont prévu tout le meilleur en outrepassant même leurs moyens sur le plan matériel, mais qu'ils ne se sont pas souciés des défauts de leur futur gendre et des qualités et vertus « d'autrefois » pour être capable de se contenter « d'un bonheur possible ». Dans « Épousailles », elle consent à relativiser les perceptions :

À voir l'acharnement des mères à produire leurs filles, à voir la bonne volonté des filles à seconder ces efforts, il semble que le mariage soit une béatitude. Et si l'on croyait certains époux trop francs, certaines femmes désabusées, l'on croirait plutôt que c'est une sorte d'esclavage où l'un des forçats ne peut s'éloigner de l'autre que de la longueur de la chaîne qui les sépare.

La réalité est sans doute entre ces deux extrêmes, dans la médiocrité dorée dont parle le poète et où l'on ne demande pas à la vie de ces bonheurs romanesques qu'elle ne peut pas fournir; où l'on accepte gaiement la petite part de joie et la grosse part de devoir. (BG, 25)

Les sombres remarques semblent particulièrement référer à une génération d'aïeules puisque « sur un certain nombre de vieilles femmes, vous en trouvez si peu qui parlent du mariage comme d'un état heureux... » (BG, 86) Le monde d'après-guerre sera-t-il meilleur? Les doléances et les recommandations de Geneviève expriment ses inquiétudes, mais des changements s'observent néanmoins dans de nouveaux propos.

Entre les épisodes à saveur traditionnelle se glissent en effet, aux dires mêmes de Geneviève, quelques nouveautés, dont une étoffe du pays, modernisée par son appellation anglophone :

C'est la dernière nouveauté; seulement on l'a baptisée d'un nom étranger, le *homespun* et la mode nous en vient des États-Unis.

Elle a probablement été inspirée par des Américains qui passent l'été sur nos rives canadiennes et qui ont compris combien ces étoffes, tissées par nos campagnards, étaient jolies et solides, surtout pour l'exercice en plein air, pour le golf, pour le tennis, pour la marche [...]. (BG, 11)

Ce texte met en relief le phénomène de la reconnaissance venue de l'extérieur. Cette étoffe, qui « est en train de devenir populaire », n'est pas tellement portée « jusqu'à ce que quelqu'un qui vient d'ailleurs en fasse l'éloge ou semble nous l'envier ». La valorisation souhaitée s'inscrira facilement dans le mouvement de relance qui prônera un artisanat domestique destiné non seulement à affirmer son autonomie et sa créativité, mais aussi aux touristes. Le thème des voyages trouve d'ailleurs une place dans quelques textes du second recueil, notamment dans « Les voyages » (BG, 53-54), alors que Geneviève affirme qu'ils sont « le complément de toute bonne éducation », car n'apprendre que par les livres est nécessairement incomplet – il faut « l'application aux conditions pratiques de l'existence » – et, dans « Villégiatures », elle se moque quelque peu « [d]es citadins [qui] ont émigré vers la campagne [...qui] mènent une existence différente, mais je me demande s'ils sont beaucoup plus satisfaits... » (BG, 155-156) « Sur une carte postale » évoque « un paysage de rêve, tel qu'on en passe le soir en automobile » (BG, 176-177), ce qui montre une habitude grandissante des déplacements d'agrément.

La plus grande nouveauté des *Billets de Geneviève* est cette présence manifeste, voire cette influence des États-Unis. Outre l'étoffe du pays, renommée *homespun* et achetée par les touristes américains, des plaisirs modernes semblent gagner même les personnes les plus traditionnelles. Dans « Les merveilles du Radio », Geneviève affirme que l'appareil

radiophonique « devient de plus en plus populaire aux États-Unis, et particulièrement à New-York [...] [N]’est-il, comme les machines parlantes, le cinéma, l’automobile, qu’une forme nouvelle de jouissance, une manière de plus de nous arracher aux réalités de la vie? » (BG, 34-35) La journaliste lit aussi des revues américaines qui l’inspirent, comme elle l’avoue elle-même sans toutefois préciser davantage ce qu’elle en tire (« L’occasion », BG, 157). Bien qu’elle reconnaisse des aspects positifs à l’apport de nos voisins, elle déplore aussi certains effets :

Il paraît que le plus grand danger qui existe sur le continent, et plus particulièrement aux États-Unis, ce n’est ni le bolchevisme qui a pénétré un peu partout, ni la lutte entre le capital et le travail, ni les questions de races, ni même la possibilité d’une autre guerre mondiale : c’est le manque de discipline dans la famille. (« La discipline dans la famille », BG, 39-40)

Ce regard tourné vers les États-Unis et la modernité se révèle une orientation nouvelle, un peu timide peut-être parce que non dominante, mais significative tout de même puisque Geneviève en parle à quelques reprises comme l’illustrent les exemples évoqués.

Et le bonheur dans ce deuxième recueil? Georgina Lefavre y consacre un de ses derniers textes pour déclarer que « Le bonheur est ce “puzzle” dont on n’a jamais réussi à poser le dernier morceau. » Elle rappelle que « ce sont les patients qui réussissent, car ils savent au besoin recommencer vingt fois à poser le même carton. » (BG, 251-252)

## Même but, même vision

Georgina Lefavre, encouragée par ses lectrices qui l’incitent à réunir les articles qu’elle a déjà publiés dans la page féminine du journal *Le Soleil*, accède à leur souhait en reconnaissant dans l’introduction de *En relisant les vieilles pages* qu’il ne lui déplaît pas de « laisser [...] une expression moins fugitive et plus durable de ce travail ». Les textes journalistiques sont « fugitifs », éphémères, voire fugaces, mais le travail

est assidu. Être chroniqueuse apparaît à Ginevra comme une vocation (VP, 9). Chantal Savoie souligne « la plus grande pérennité accordée aux œuvres qui sont rassemblées dans un recueil comme plusieurs [...] l'ont fait [...] »<sup>25</sup>. Voilà une première motivation : laisser une trace, prolonger son action et son influence.

Faire du bien est un autre objectif, annoncé dès l'exergue :

Si ce livre fait un peu de bien,  
je veux qu'il soit associé au  
souvenir de ma mère.

G. L.

Ce rapport entre mère et fille peut-il être associé à celui de chroniqueuse et lectrices? L'éducation étant un thème central dans plusieurs des billets, l'aspiration à aider, à conseiller s'exprime dès les premières pages. À la fin de l'introduction, Ginevra reformule cet objectif du livre : « Son ambition la plus haute serait de faire un peu de bien aux lectrices qui me suivent depuis tant d'années et de continuer, auprès des isolées qui cherchent un appui et une sympathie. » (VP, 10) Au rôle de guide maternelle, s'ajoute alors celui d'amie attentive.

Lucie Robert, qui a consigné tous les titres du volume *En relisant les vieilles pages* et la référence à leurs dates de publication première, considère que l'intérêt de ces « billets réside dans la sincérité avec laquelle l'auteur prêche le devoir féminin<sup>26</sup> ». Indéniablement, Ginevra en fait un leitmotiv, toujours dans l'intention de préparer les jeunes filles à l'inévitable de la vie quotidienne de l'épouse et surtout de la mère qu'elles deviendront pour la plupart. Elle en est très consciente et ne s'en excuse pas, considérant que c'est de sa mission, voire de sa « vocation » de le faire : « Vous trouverez peut-être chères lectrices, que j'abuse un peu de mon droit de vous sermonner. » (« Au Christ mourant »,

25. C. SAVOIE, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et images*, 30, 1, #88 (automne 2004), p. 72.

26. L. ROBERT, « *En relisant les vieilles pages*. Billets de Ginevra », art. cit., p. 437.

VP, 209). Ses « sermons » sont en parfaite concordance avec ceux de l'Église, lesquels seront serinés, par exemple, à propos de la matérialité et du luxe, bien des années encore, comme le démontre Suzanne Marchand dans son étude sur les femmes dans les années 1920 et 1930 :

À ce propos, la part qui revient aux parents n'est pas la moindre. [...] Il leur appartient d'exposer à leurs enfants que le luxe et le passé pour riche sont bien souvent une cause de pauvreté et de ruine [...]; que la vertu et l'instruction sont plus appréciables que les toilettes et les bijoux; que les qualités du cœur et les ornements de l'esprit surpassent en valeur ceux du corps; qu'enfin selon le vieil adage, « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée »<sup>27</sup>.

Nous reconnaissons l'esprit et la lettre dans l'expression de Ginevra « la misère dorée ». (VP, 82)

À cause de notre prémisse qui associait femme, quotidien et éducation, nous pouvions nous attendre à trouver des conseils sur l'apprentissage des tâches domestiques, sur l'éducation familiale et sur la bienséance puisqu'est donné aux femmes ce rôle d'inculquer les comportements et usages prescrits dans la société. Dans les thèmes et le vocabulaire de Georgina Lefavre, on reconnaît bien l'accointance avec certains ouvrages de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, par exemple de manuels comme celui de Testard de Montigny qui prône certaines vertus et qualités comme la prévoyance et les « principes chrétiens, même en économie domestique »<sup>28</sup>; ou encore les préceptes de la Baronne Staffe qui affirme que de la sollicitude familiale garantit une certaine douceur au foyer qu'on ne voudra quitter « d'autant que

---

27. *Le problème rural au regard de la doctrine sociale de l'Église*. Lettre pastorale collective de l'épiscopat de la province civile de Québec, Montréal, École Sociale Populaire, 1938, p. 5. Cité dans S. MARCHAND, *Rouge à lèvres et pantalon. Des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec – Collection Ethnologie », 1997, p. 83.

28. Benjamin-Antoine TESTARD DE MONTIGNY, *Manuel d'économie domestique*. Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux et Derome, 1896, p. 10, 27.

le devoir le leur commandera<sup>29</sup>». Les billets de la chroniqueuse cumulent tous ces principes et recommandations.

Il faut attendre les années 1920 pour percevoir un renouveau d'après-guerre dans les billets de Georgina Lefavre, un vent de changement, aussi léger soit-il, qui la porte pendant sa vingtaine d'années de journalisme féminin, Ginevra cédant sa place à la plus moderne Geneviève. Dans sa ville natale, Québec, une rue porte son nom, dans le quartier de Pointe Sainte-Foy et une plaque commémorative a été apposée par la Ville de Québec au 318 de la rue Fraser, dans le quartier Montcalm, maintenant la Cité, où elle a habité. La chroniqueuse aura posé sa pierre sur le long chemin des femmes journalistes du Québec.



Plaque en mémoire de Georgina Lefavre, sur une maison de la rue Fraser, à Québec.

29. Baronne Blanche STAFFE, *Usages du monde. Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, Paris, Les éditions 1900. Voir l'avant-propos, daté de 1889, p. v-xii, et « Sollicitude familiale », p. 352-356.

## Résumé / Abstract

**Jocelyne Mathieu (7<sup>e</sup> Fauteuil) : De Ginevra, ou de Geneviève, pour un bonheur possible...** [*From Ginevra, or from Geneviève, Toward Potential Happiness...*]

En 1902, Georgina Lefavre commence à écrire dans divers périodiques jusqu'à faire du journalisme sa profession en 1905, année de ses débuts au journal *Le Soleil*, quotidien de la ville de Québec d'où elle est originaire. Elle poursuit ses contributions jusqu'en 1922 sous la forme de billets. En 1919, Ginevra publie un recueil intitulé *En relisant les vieilles pages* dans lequel sont rassemblés de courts textes déjà publiés entre 1906 et 1918. En 1922, sous son autre pseudonyme, elle en publie un deuxième intitulé *Billets de Geneviève*. Éduquer au bonheur par une préparation au rôle dévolu traditionnellement aux filles forme la trame de ses propos. Aspirer à un bonheur discret et modeste serait le secret pour parer à l'inévitable de la vie quotidienne de l'épouse et surtout de la mère qu'elles deviendront pour la plupart. Plusieurs thèmes sont récurrents dans les deux recueils, la modernité et l'influence de nos voisins étasuniens faisant leur apparition dans le deuxième.

**Mots-clés :** Georgina Lefavre – Geneviève – Ginevra – chroniqueuse – journal – femmes – éducation – Québec – ville – Le Soleil

\*

In 1902, Georgina Lefavre began writing for a number of periodicals. She made journalism her profession in 1905, the year she started writing for *Le Soleil*, a daily newspaper based in Québec, the city where she was born. She contributed short columns until 1922. In 1919, Ginevra published a book entitled *En relisant les vieilles pages*, which contained short texts published between 1906 and 1918. In 1922, under another pseudonym, she published a second collection titled *Billets de Geneviève*. Education focused on happiness through the preparation for roles traditionally assigned to girls forms the framework of her observations. Aspiring to a discreet and modest happiness would be the secret to avoiding all that is inevitable in the daily life of wives, and especially of mothers, which the majority of these girls will become. Several themes are recurrent in the two collections, modernity and the influence of the neighbouring United States make an appearance in the second one.

**Mots-clés :** Georgina Lefavre – Geneviève – Ginevra – columnist – newspaper – women – education – Québec – city – Le Soleil